

Kate Briggs, Arno Renken

Notes on the Table

Référence électronique :

Kate Briggs et Arno Renken, « Notes on the Table », *Quaderna* [en ligne], 8 | 2025, mis en ligne le 31 décembre 2025, URL : <https://quaderna.org/?p=1444>.

Tous droits réservés.

Notes on the Table
*Notes autour de la table #2**

Kate Briggs
Arno Renken

Si la traduction est comme une table...

Je dis deux.
Disons deux.

Deux, une table pour au moins deux, une table plutôt petite du coup.
Une table et un autour pour se trouver, vis-à-vis, bord à bord.
Car, si la traduction est comme une table, elle est un art des bords. Elle ne dispose pas sur un plateau des textes et des langues et des voix qui se succèdent et se remplacent. Elle fabrique la surface rase, invisible peut-être, qui les fait se trouver ici et là, se parler et s'entendre.

...then my first question would be: How big is it? How many people, at a time, can it seat?

You say two.
Okay, let's say two.

For, if translation is like a table, it is an art of sides. It doesn't set texts, languages, voices down *upon itself* – one after the other, one over the other. It is the orientating structure that allows them to be seated together on this or that side, enables them to talk across to each other, to hear and make sense of each other – to get along.

S'entendre. There are so many reflexive actions in that verb to translate.

The two of us, at a small table, facing each other. This arrangement: it allows for to and fro, for dialogue: you and me, vis-à-vis, bord à bord. And, between us, the middle-space, the air-space, the empty table-surface, the line that we'll take turns speaking across, tour à tour, making and remaking its shape. It will collapse, expand, draw us closer and further apart. As if the table we were setting between us, that we were putting in position in order to position ourselves in relation to, were itself shrinking, then enlargening, sometimes shedding, sometimes re-generating its own leaves.

Ses feuilles ?

Its leaves.

Yes, you know it's funny: in English, a leaf is the word for the extra bit of surface used to extend the length of a table. You know: the supplement which makes it bigger, longer. The extension you can add in to accommodate more people: family, friends, enemies, guests.

How would you say that in French?

You've written about this. About this kind of question – How would you say that? How would you translate this or that into English, into French? – and what it does. You've argued that it takes on the idiomatic force of the expression – in this case, 'a table leaf' – and makes it un-belong to any one given language, in this case English. It is a force emerging *between* languages, between my question and your response, in the time of translation...

A 'table-leaf' coming understand itself as idiomatic, through its relation to French (which might be a relation of resistance), in a process of what you call... There's a word you use that I find difficult to translate:

Soustraction

Soustraction.

Subtraction, I know. But it's not quite that.

It's not quite that English (my first language) possesses something that yours does not.

A table-leaf.

It's not a matter of this minus that, this without that.

It's more like, tell me if I am wrong? But I think this is how you see it? This *plus* that *plus that which produces both this and that*.

You and me and a small imagined table.

More than two: three. More than three.

Around a table with leaves.

Arno, how would you translate that?

Alors –

... « la forme [et j'entends Benjamin 'la traduction est une forme'], la forme (entre-deux, entre nous), va s'effondrer, s'élargir, nous approcher, nous éloigner, comme si la table que nous avons mise entre nous, que nous avons positionnée, posée pour nous placer dans une dynamique de conversation rapprochée, était elle-même en train de se contracter, puis de se dilater [une table, un cœur !] de perdre et de générer ses propres –

ses propres rallonges,
ses propres adjonctions,
additions,
rajouts,
compléments,
suppléments,
appoints ?

ses propres – feuilles ?

Alors encore –

... « comme si la table que nous avons mise entre nous, que nous avons positionnée, posée pour nous placer dans une dynamique de conversation rapprochée, était elle-même en train de se contracter, puis de se dilater, de perdre et de générer ses propres *feuilles*. »

C'est ça : c'est inadéquat et c'est beau, c'est traduit. Ça m'évoque quelque chose de ta langue. Ça l'évoque *en le disant pas*, en le taisant de manière si singulière que se dessine autour de ce silence (je pense toujours à une échographie qui, comme un moule, dessine en creux la forme d'un corps) la figure absente, incomparable de la langue dans une autre. C'est la soustraction. Ça perfore le français et me permet de saisir un pouls : j'ai envie d'une forêt ou d'un verger dans le mot « rallonge ». Dans ce manque dans mon mot, je crois déjà deviner la possibilité d'un bois.

That's it. It's insufficient, it's not enough, and it's beautiful, it's translated. For me, it invokes something of your language. It invokes it by not saying it, by silencing it in such a particular way that in the fullness of this silence I can feel the absent shape of your language in mine. (The image which always comes to mind is of an ultrasound which, like a mold, gives a body's shape by impressing its absence). This, for me, is subtraction. It makes a hole in my language through which I can hear a pulse: I want now to add a forest or an orchard to the word 'rallonge'. In what my word lacks, I think I can already glimpse the possibility of the woods.

Si la traduction est comme une table, c'est
une table qui rêve de redevenir un arbre, une
table leaf, table feuillée...

If translation is like a table, it's a table that
dreams of re-becoming tree, a table-leaf, a
leafed table...

Among the branches
and the apples in the grass
abides, sweet and sharp,
a curtain of smells: this textile
made possibly from vegetal love
which without reservation
and holding nothing back
stayed there committed to
remaining in relation
there is therefore a chance –
the unforeseeable, when
it parts us you and I,
for a ripple to trouble
the calm surfaces
between island and island

J'ai échappé à ta question plus que je n'y ai
répondu : How would you translate the
leaves of a table? J'ai doublement traduit ta
question, en la traduisant en français
d'abord, puis en retraduisant le mot *feuille* et
table en une image susceptible d'accueillir
ce à quoi ton anglais me fait rêver en
français.

Est-ce cela traduire et relier ?
Mais qu'ai-je fait à ton anglais, Kate ? Que
sont devenus ta table, tes feuilles et ton
arbre ?

Parmi les branches et les
pommés dans les herbes
demeure doux et amer
un rideau d'odeurs
un tissu peut-être fait
d'amour végétal
qui sans réserve insouciant
s'est attaché à
rester là en relation
il est donc possible
quand l'imprévisible nous
sépare toi et
moi qu'imperceptible presque
une vague passe
sur les surfaces tranquilles
entre l'île et l'île

Is this what translation is?

You know, now I'm doubting our tree...
This image of extension –

We want extension, not superimposition.

Something extending, drawing out something else, laterally.

Is this not more like grass?

I have Gilles Deleuze at the table with us now (!). Why not? Speaking, joining in. His position: to be anti-trees. Pro-grass.

The table-leaf, if we can imagine it as a limitless capacity for sideways, outward (not upward) addition, with no built-in limit to the spread... does this not put the table down flat *on* or at the level of the grass...? *À même* l'herbe, comme tu peux dire dans ta langue, another phrase that I find so tricky to translate into mine ?

Are we picnicking Arno !?

Si la traduction est comme une table, n'est-elle pas un tissu déployé un moment sur l'herbe, auquel d'autres tissus, parfois lointains, peuvent être ajoutés, toujours conviviaux, partis prenants de la scène que nous créons, rallongeant la surface de la table, la rendant à la fois plus grande et en quelque sorte plus irrégulière, et dont les limites, là, où la table s'arrête et où l'herbe commence, ne sont pas toujours clairs... ? Peut-être que j'aurais pu traduire « table leaf » par « table fantôme » ou « table terre ». La table à même l'herbe. Un tissu qui sans s'y coudre, sans s'y fixer, s'ajoute et s'ajoute encore aux tissus. Parfois ils se superposent, parfois ils laissent des zones vides, parfois une bande d'herbe se dessine entre les couvertures qui bâillent, appel aux fourmis et à la vie souterraine qui demande sa part aux piqueuseuses et piqueuseurs. Puis les nappes se froissent, on les replace, on les déplace.

Je me souviens d'un beau texte de Kant sur la paix perpétuelle. Comme, la terre est ronde, dit-il, les humains ne peuvent s'y disperser à l'infini. Tu t'éloignes d'ici, tu te rapproches de là. Il en déduit un droit de visite, et un devoir d'hospitalité sur toute

If translation is like a table, is it not a bit of fabric spread out temporarily on the grass, to which other table-cloths can be added, maybe at a distance, but still convivially, forming a further part of the scene we're making, extending the table-surface, making it both bigger and somehow patchier, where the edges, where one table stops and the grass begins, is not always clear...?

I remember a beautiful text by Kant about perpetual peace. Since the earth is round, humans can't spread out over it indefinitely. If you go away from here, you get closer to there. He deduces from this a right of visitation and a duty of hospitality over the

cette surface sphérique et irrésistiblement commune.

Si la traduction était comme une table, j'imagine qu'un extraterrestre, regardant la mosaïque de nappes se pliant et dépliant, la verrait s'arrondir. Mais verrait-il les trous, les bois, les soustractions, les pommes, les herbes et les feuilles ? Que saurait-il faire de ces manques ?

Une chose est un trou dans une chose qu'elle n'est pas.

Retour sur terre, asseyons-nous et déplions encore la couverture.

Depuis ce printemps, je traduis des bribes d'un poème intitulé *Nicht bei trost*. Il s'agit d'un haïku infini du poète bernois Franz Dodel. Chaque jour ou presque, depuis presque vingt ans, il ajoute quelques vers au poème, suivant le schéma syllabique stricte 5-7-5-7- etc. que l'on peut lire au fur et à mesure sur internet ; le haïku actuel compte plus de 46'000 vers. A cet allongement continu du poème s'ajoute un élargissement : des commentaires et remarques s'ajoutent latéralement aux vers. Enfin, une contrainte (que je crois aujourd'hui abandonnée) est que chaque 500^{ème} vers doit comporter une référence ou un hommage à Proust.

Pourquoi ce texte m'invite-t-il tant à le traduire (tu connais ça ? Es-tu aussi appelée par des textes à traduire ?) ?

Une affaire de trou, justement, ou de soustraction, d'échographie. Je crois que mon accent allemand, en français, s'est réfugié dans les parties les plus muettes de la langue. Quelques intonations certainement, des liaisons hasardeuses, des *H* aspirés ou non, et une incertitude constante quant au fait de savoir si un *E* est muet ou non – ce *E* qui entre le français *table* et l'anglais *table* semble si curieusement changer et de son et d'endroit. Dans tous ces moments (c'est-à-dire en permanence mais jamais pleinement là, audibles), je crois que je parle allemand en français. Traduire un haïku, justement en raison de sa rigidité métrique, me pousser, en un sens, inlassablement à la faute ou à l'incertitude, me permet, traduisant de

whole of this spherical and irresistibly communal surface.

A thing is a hole in a thing that isn't.

Back on the ground, let's sit down and spread out our cloth again.

I am fascinated by this project: Dodel's and also your project of translating parts of his infinite poem. When I think of haiku my head goes straight to Roland Barthes, his notes for a lecture course on the novel (on wanting to write a novel), which I spent some years translating into English. You remember that the lecture course is in two parts? The second is on what it might involve, and what it might mean, for Barthes to try to write a novel – what he also calls 'a long form' – at that particular juncture in his life. But the first is devoted to haiku: to the qualities and features of what he calls the short, or the shortest form. The haiku, for Barthes, would be precisely the opposite of Proust. Because, among the many things he says, one point he insists on is that the haiku cannot be extended. Unlike Proust's great length of a novel, to which he was always adding more sentences, more sections, unlimited further additions. (The image Barthes offers is of making mayonnaise: once the eggs and the oil have 'taken', or started to combine, you're off! You can just keep on adding more oil...). But the haiku, for Barthes, has already found its limited form. It can't be expanded on, developed, *continued* in the way a novel can. So my question is: what is to write an unending, continued haiku? What has happened to the form in Dodel's project? And what is it to extend its rhythms further into French, into English, by way of translation ?

l'allemand au français, de parler en français
le plus d'allemand possible.
Traduire en français pour parler encore un
peu mon allemand ?
Une traduction est-elle un trou dans un texte
qu'elle n'est pas ?

d'ailleurs quant aux tables
on peut consacrer sa vie
qu'à la traduction

5 syllables
7 syllables
5 syllables

de tables

5 syllables
7 syllables
5 syllables

by the way, speaking of tables
you could spend a life-time

translating
tables
and the people
seated at them

et de ceux et celles
qui y sont assis
un dépôt de mots
une plongée silencieuse

et un jour viendra où tout
ces lignes aussi
se mettra en mouvement

the children

les enfants
se dessinent puis
nomades désormais se
mettent à scintiller

* These notes form part of an occasional series: places for reflecting bilingually on translation- and table-relations. 'Notes on the Table / Notes autour de la table' #1 was published in *A Table Made Again for the First Time: On Kate Briggs's This Little Art* (Juan de la cosa / John of the thing, 2021).